

Pailleux et pistoliers, quand l'argent fait la différence

Entre les indigents, entassés à plusieurs sur la paille d'un cachot, et les nantis, en prison presque comme à l'hôtel, le régime carcéral de l'Ancien Régime se révèle profondément inégalitaire. **PAR BRUNO FULIGNI**

Dans les anciennes prisons, «la paille» désignait la salle où s'entassaient les détenus indigents: ils n'avaient pas d'autre litière et dormaient donc comme des bêtes dans une étable. Les «pailleux», ainsi qu'on les nommait, dépendaient pour leur subsistance des secours apportés par les ordres religieux et personnes charitables, les prisons ne disposant pas de crédits pour les nourrir: il faut attendre la fin du XVIII^e siècle pour que Malesherbes généralise le «pain du roi», distribué aux détenus sur le budget de l'État.

Les prisonniers qui avaient un peu d'argent pouvaient «cantiner», c'est-à-dire acheter des vivres ou de menus objets au concierge, qui tirait de ce commerce sa principale rémunération – les prix s'établissant à la tête du client. Les plus miséreux se contentaient de «bottiner», c'est-à-dire de solliciter leurs codétenus plus aisés.

Des huîtres avant la guillotine

Quant aux prisonniers fortunés, ils étaient détenus «à la pistole», c'est-à-dire qu'ils payaient repas et mobilier commandés à l'extérieur. Appelés par leur nom et respectés par leurs gardiens, ils ne frayaient pas avec le peuple des malandrins mais résidaient en «chambres pistolières».

Même sous la Révolution, l'égalité n'existe pas sous les barreaux. On sait qu'Armand-Louis de Gontaut-Biron, ci-devant duc de Lauzun, réveillonnait dans sa cellule quand on vint le cher-

cher pour être guillotiné, le 11 nivôse an II (31 décembre 1793). «Tu me permettras bien de manger ma dernière douzaine d'huîtres», lance-t-il à l'exécuteur, à qui il offre même une bouteille de vin blanc: «Prenez donc! Vous devez avoir besoin de courage avec le métier que vous faites!»

Au XIX^e siècle, la pistole était surtout applicable aux «dettiers» (prisonniers pour dettes) et aux opposants emprisonnés pour délit de presse ou complot. À la prison de Sainte-Pélagie, l'aile réservée aux «politiques» fut surnommée le «Pavillon des princes» et, en 1833, Sosthène de La Rochefoucault obtint que lui soit prêté le salon du directeur pour y faire jouer des airs d'opéra. Sous le Second Empire, les

polémistes républicains considéraient comme un honneur d'être conduits à «Pélago» [diminutif de Sainte-Pélagie, ndlr], où ils trompaient l'ennui par des soupers fins et récitals.

Théoriquement supprimé après la chute du Second Empire, le régime de la pistole a survécu à la prison pour femmes de Saint-Lazare. Les pistolières ne travaillent que si elles le souhaitent. Elles ont la permission de prendre l'air dans la cour, d'acheter des vivres au-dehors et de faire leur cuisine. Elles ont même des domestiques: quatre «filles de service», autrement dit des détenues ordinaires, doivent faire leur lit, cirer leurs chaussures et servir leurs repas.

C'est à la «pistole 12» qu'est logée Henriette Caillaux en 1914, après avoir assassiné le directeur du *Figaro*, Calmette. L'épouse du ministre des Finances et président du Conseil ne pouvait être mêlée aux criminelles et prostituées. Mata Hari, arrêtée pour espionnage et fusillée en 1917, bénéficia elle aussi d'un régime de faveur: elle fut la dernière pistolière de France. 



Homme de paille Le brigand de grand chemin Louis Dominique Cartouche attend son exécution, enchaîné dans la prison du Châtelet à Paris, en octobre 1721. Anonyme.